— Techn. Lime plate et dentelée sur les bords, à l'usage du tireur d'or.

— Comm. Sorte de papier qui porte une figure de griffon dans le filigrane.

— Encycl. Ornith. Le *griffon* ou vautour fauve, appelé aussi par Buffon *percnoptère*, atteint, chez la femelle, une longueur totale de 1m,35 ; le mâle est plus petit. Toutes ses parties supérieures sont d'un brun cendré plus ou moins clair ; les parties inférieures ont une teinte isabelle claire ; une partie de la poitrine, la tête et le cou sont couverts d'un duvet blanc ; le bas du cou présente une sorte de collerette formée de plusieurs rangées de plumes ; le bec est d'un jaune livide, avec une cire brunâtre ; les pieds sont grisâtres. Ce vautour est très-répandu dans les montagnes de l'Europe centrale et méridionale et du nord de l'Afrique. Il descend rarement dans les plaines, et seulement lorsqu'il y est attiré par l'appât de quelques animaux morts, dont les vents apportent jusqu'à lui les émanations ; c'est ainsi qu'il vient quelquefois rôder aux environs des villes. Il se nourrit surtout d'animaux morts, de charognes et de débris qu'il va chercher dans les voiries ; mais, quand cette nourriture favorite lui manque, il se jette sur les animaux vivants. Il niche sur les rochers les plus inaccessibles et sur les arbres les plus élevés des forêts. La femelle pond deux œufs gros et ronds, à surface rugueuse, d'un blanc verdâtre ou grisâtre, marqué de quelques taches rougeâtres. Dans le Levant, on se sert de la graisse du *griffon* comme d'un excellent remède contre les rhumatismes.

— Mamm. Les *griffons* sont des chiens d'arrêt à pelage dur ou soyeux ; quelques-uns même sont munis d'une épaisse toison. Ce sont des chiens excellents, mais difficiles à dresser et généralement d'un mauvais caractère. Ils sont assez communs en Italie. Souvent ils ont le nez fendu en deux ; mais cette difformité, assez commune dans toutes les variétés, ne doit pas être regardée comme un caractère de race. Les *griffons* à poil dur de couleur lie de vin sont justement renommés. Il en est de même de certaines variétés de *griffons* à poil soyeux, et particulièrement des *griffons des dunes de Boulogne*. Les *griffons bouffes* ont le poil long et laineux, formant sur les yeux une sorte de visière ; ces derniers proviendraient, d'après Buffon, d'un croisement entre l'épagneul et le barbet. Les *griffons* sont connus depuis longtemps en France, et plusieurs de nos rois ont eu pour ces chiens une affection toute particulière. En 1536, au milieu des préoccupations de la guerre civile, Henri IV écrit à son *compère* le connétable de Montmorency, pour le prévenir qu'il a égaré son petit *griffon* mouchetté à deux nez ; il prie le connétable de le faire chercher et de le renvoyer aussitôt, s'il le trouve. On croit que le nom de *griffon* est dû à ce que ces chiens proviennent du versant dauphinois des Alpes, dont les habitants étaient, à l'époque des guerres des Vaudois, appelés *Griffons*, tandis que ceux du versant piémontais portaient le surnom de *Barbets*. Mais, d'après Selincourt, les meilleurs chiens *griffons* venaient d'Italie et de Prémont. D'Arcussia a fait l'éloge de ces chiens pour la chasse aux perdrix ; mais il ajoute qu'ils craignent le froid et l'humidité, ce qui est en désaccord avec les observations modernes. Les *griffons* durrés, dit M. de Noirmont, sont encore fort estimés aujourd'hui. Robustes, épais, d'une physionomie quelque peu sauvage, ils ont le poil fauve ou mélangé de gris, de noir ou de blanc sale. Ils sont très-courageux, très-intelligents ; mais on les dresse difficilement, surtout à rapporter. Ils chassent le nez haut, arrêtent fort, et chassent aussi le nez bas et suivent par le pied. On leur donne parfois le nom de *caniches*.

— Superst. et Archéol. Dans les croyances superstitieuses de l'antiquité et du moyen âge, le *griffon* était un animal ayant le corps du lion, la tête et les ailes de l'aigle, des oreilles du cheval et, au lieu de crinière, une crête de nageoires de poisson ; on supposait parfois que son dos était garni de plumes. Selon Élien, le *griffon* habitait l'Inde ; selon Pline, on le rencontrait dans la Scythie, la Sarmatie et l'Éthiopie. On lui attribuait un singulier amour pour l'or, qu'il savait découvrir et qu'il gardait contre les hommes ; par suite de la même croyance, on le supposait préposé à la garde des temples, à cause des trésors qui y étaient renfermés. Beaucoup de bas-reliefs, de médailles, de pierres gravées représentent le *griffon* ; les plus curieuses de ces pièces sont celles où il est figuré combattant les Arimaspes ou géants. Les géants étaient, dans la mythologie antique, les ennemis des dieux de l'Olympe, les impies du paganisme ; on supposait donc qu'ils devaient toujours chercher à enlever les trésors des temples, que l'on faisait défendre par les *griffons*. Ces combats n'étaient que l'emblème de la foi luttant contre l'incrédulité.

Sur divers monuments antiques, le *griffon* est représenté avec la roue de la Fortune, en sa qualité de gardien des trésors ; dans d'autres, il a sous les pieds une tête de bélier ou de taureau ; ailleurs, il figure avec la lyre et le trépied d'Apollon. L'Inde, la Perse, l'Assyrie, l'Égypte ont aussi sculpté ou gravé cette figure et l'ont employée dans la décoration ; les pieds des meubles antiques, tels que lits, chaises, tables, sont fréquemment en forme de pieds de *griffon* ou décorés de têtes de *griffon*. Ils apparaissent très-souvent encore dans les arabesques. Au moyen âge, les fables sur les *griffons* continuèrent, et les voyageurs chrétiens en Orient prétendirent en avoir vu ou en avoir ouï parler. D'après eux, il était plus grand que huit lions réunis ; il pouvait enlever un bœuf ou un cheval dans les airs ; ses griffes énormes servaient à fabriquer des coupes précieuses, ses plumes à fabriquer des arcs et des flèches ; au lieu d'œuf, la femelle pondait de l'argent. La cour de Charles-Quint possédait une tasse qu'on disait faite avec la serre d'un *griffon*. Un orfèvre de Zurich se vantait d'en avoir une également, que l'on suppose avoir pu être en corne de rhinocéros.

Griffon (ORDRE DU), ordre de chevalerie institué, en 1489, par Alphonse Ier, roi de Naples. Il disparut après quelques années d'existence. Son nom venait d'une image de l'animal fabuleux appelé *griffon*, que portait la décoration.

GRIFFON ou **GRIPPON**, prince franc, né en 726, mort en 753. Il était le troisième fils de Charles-Martel, qui ne lui laissa pour héritage que quelques domaines sur les frontières de la Neustrie et de l'Austrasie. Ses frères, Pépin et Carloman, l'en dépouillèrent et le reléguèrent au château des Ardennes (742). Plus tard, Pépin l'admit à sa cour et lui donna de riches revenus. Mais le jeune prince aspirait à la souveraineté ; de fait le chef des rencontents, et commença la guerre civile. Vivement poursuivi, il franchit le Rhin, arma les Saxons, mais fut vaincu par son frère et fait prisonnier. Pépin tenta de se l'attacher par des bienfaits, et lui donna pour apanage le Mans avec douze comtés. Griffon se souleva encore en 751, se jeta dans l'Aquitaine, et perdit, en 753, de se joindre aux Lombards, qui s'apprêtaient à franchir les Alpes. Attaqué dans la Maurienne par deux lieutenants de Pépin, il se défendit vaillamment et périt sur le champ de bataille.

GRIFFONI (Matthieu), historien italien, appelé en latin de **Griffonibus**, né à Bologne en 1351, mort en 1426. Il remplit pour sa ville natale des missions diplomatiques à Rome (1393), à Florence (1401), et fit preuve d'autant de prudence que d'habileté. On a de lui, sous le titre de *Memoriale historicum rerum Bononiensium*, des annales qui commencent à 1109 et qui ont été publiées dans le recueil des *Scriptores rerum italicarum* de Muratori.

GRIFFONIS s. m. (gri-fo-ni — rad. *griffon*). B.-arts. Pochade à la plume. ‖ Gravure faite à l'imitation d'une pochade de ce genre.

GRIFFONNAGE s. m. (gri-fo-na-je — rad. *griffonner*). Ecriture mal formée, peu lisible ou illisible : *Voilà un beau* GRIFFONNAGE ! *et une femme qui a du sens et de la raison peut-elle orthographier de la sorte?* (De Coulanges.)

GRIFFONNÉ, ÉE (gri-fo-né), part. passé du v. Griffonner. Mal écrit : *Lettre* GRIFFONNÉE.

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine
Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,
Un papier *griffonné* d'une telle façon
Qu'il faudrait pour le lire être pis qu'un démon.
MOLIÈRE.

‖ Dessiné grossièrement : *Ce dessin n'est encore que* GRIFFONNÉ. (Acad.)

GRIFFONNER v. a. ou tr. (gri-fo-né — rad. *griffe*). Ecrire mal, peu lisiblement : *Il a* GRIFFONNÉ *sur ce papier je ne sais quoi qu'on ne saurait lire.* (Acad.)

— Fam. Ecrire, composer sans le soin et l'attention nécessaires : *Je vous* GRIFFONNE *cette lettre à la hâte.* (Acad.) *Ce rédacteur est obligé de* GRIFFONNER *tous les jours un article pour son journal.* (Acad.) *La méchante habitude au papier et de l'encre fait qu'on ne peut s'empêcher de* GRIFFONNER. (Chateaub.)

— Dessiner grossièrement : GRIFFONNER *un croquis.*

GRIFFONNEUR, EUSE s. (gri-fo-neur, eu-ze — rad. *griffonner*). Celui, celle qui griffonne : *Un petit* GRIFFONNEUR. *Une vilaine* GRIFFONNEUSE.

— Par ext. Auteur qui écrit vite et mal : *Un infatigable* GRIFFONNEUR. *Un misérable* GRIFFONNEUR. *Je n'écris guère ; un malade, un laboureur, un* GRIFFONNEUR *n'a pas un moment à lui.* (Volt.)

GRIFFU, UE adj. (gri-fu — rad. *griffe*). Armé de griffes ou d'ongles longs et crochus : *Un diable* GRIFFU.

GRIGAN, une des îles Ladrones, ou îles Mariannes, dans l'océan Pacifique du Nord. Elle est située par 180 8′ de lat. N. et 145° 20′ de long. E. Sa largeur est d'environ 13 kilom. et sa forme est celle d'un dôme ; on évalue son altitude à 730 mèt., et ses côtes sont presque perpendiculaires et d'un accès peu facile. Il n'y existe qu'un petit village, situé sur la côte S.-O. de l'île.

GRIGNAN s. m. (gri-gnan, *gn* mll.). Hist. ecclés. Membre d'un ordre religieux du Dauphiné.

GRIGNAN, bourg de France (Drôme), ch.-l. de cant., arrond. et à 27 kilom. de Montélimar ; pop. aggl., 1,058 hab. — pop. tot., 1,932 hab. Ce bourg, pittoresquement situé au pied et sur les flancs d'un rocher que couronnent les restes d'un ancien château, fut érigé en vicomté en 1550, et l'un de ses seigneurs, le comte de Grignan, épousa, en 1669, la fille de Mme de Sévigné. Le château, qui offre encore de beaux restes d'architecture, fut habité par Mme de Sévigné, qui vint y passer les dernières années de sa vie. Il se composait de trois belles façades, dont l'une avait été construite par Mansart. On y voit une chambre que l'on croit être celle où mourut Mme de Sévigné ; une bibliothèque (chartes et manuscrits relatifs à l'histoire des comtes de Grignan) ; une galerie de tableaux, comprenant plus de 300 toiles, parmi lesquelles nous signalerons : un très-beau *Portrait de Mme de Sévigné*, et celui de sa fille, par Mignard ; ceux de *Pauline de Grignan*, par Largillière ; celui d'une autre *comtesse de Grignan*, par Vanloo ; plusieurs objets mobiliers ayant appartenu à Mme de Sévigné ; une belle tapisserie représentant les *Amours d'Antoine et de Cléopâtre*, etc. De la terrasse qui règne autour du château on découvre une vue magnifique. L'église, précédée d'un élégant portique, renferme les restes mortels de Mme de Sévigné, qui reposent sous une simple dalle en marbre. On voit encore à l'hôtel de ville, sur les registres de l'état civil, l'acte de la célébration du mariage du marquis de Simiane avec Pauline de Grignan, revêtu de la signature de Mme de Sévigné. La chapelle de l'hospice est ornée d'un magnifique tableau de Largillière, qui représente les *Anges dans le sépulcre de Jésus*. La *statue* en bronze de *Mme de Sévigné*, par les frères Rochon, a été inaugurée le 14 février 1857, sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

GRIGNAN (Louis-Adhémar DE MONTEIL, baron, puis comte DE), diplomate français, mort en 1557. Il appartenait à une ancienne maison de Provence, qui devait son nom à la petite ville de Grignan, près de Montélimar. Il fut ambassadeur de François Ier à Rome, contribua à empêcher ce souverain de se réconcilier avec Charles-Quint en 1541, poussa le comte d'Enghien à prendre Nice, qu'il brûla et saccagea (1543), puis fut nommé gouverneur de Provence. Envoyé par le roi à la diète de Worms en 1544, il y prononça un discours menaçant contre les hérétiques, et demanda qu'on prît contre eux les mesures les plus rigoureuses. De retour dans son gouvernement, il fit massacrer les vaudois et fut créé comte par Henri II. Il n'eut pas d'enfants de sa femme, Anne de Saint-Chaumont.

GRIGNAN (François-Adhémar DE MONTEIL, comte DE), lieutenant général en Languedoc et en Provence, né en 1632, de la famille du précédent, mort en 1714. Il prit la citadelle d'Orange en 1673, et repoussa l'attaque des impériaux contre Toulon, en 1707. Il doit la célébrité le son nom à son mariage avec la fille de Mme de Sévigné, qu'il épousa en troisièmes noces, en 1669.

GRIGNAN (Françoise-Marguerite comtesse DE), fille de Mme de Sévigné, femme précédent, née en 1648, morte en 1705. Elle est célèbre par la passion extrême, « l'amour païen, » disait le sévère Arnault, que sa mère eut pour elle, et par les lettres aussi tendres qu'inimitables qu'elle inspira, et que nous possédons grâce à elle. Tout enfant, elle reçut une éducation extrêmement distinguée, dont son esprit, naturellement grave et sérieux, profita si bien, qu'elle put s'élever plus tard jusqu'aux spéculations de la philosophie et devenir une adepte de la métaphysique cartésienne, ce que les esprits superficiels ne lui pardonnèrent jamais.

Dès 1663, c'est-à-dire à peine âgée de quinze ans, Marguerite de Sevigné parut à la cour. Mlle de Sévigné, douée par la nature de toutes les grâces du visage, et par sa mère de toutes les grâces de l'esprit, fut remarquée dès son apparition à Versailles ; bientôt elle devint le centre, l'héroïne de tous ces ballets, de toutes ces fêtes. Le marquis de Tréville s'écrie : « Cette beauté brûlera le monde ; » et Benserade, qui, en attendant Racine et Boileau, était le poète officiel de la cour, chaque jour composa un nouveau madrigal en l'honneur de la *gentille*, de la *nymphe*, que sa mère appelle *la plus jolie fille de France*. Saint-Pavin rime tout un portrait en *tres-vertes*, et l'adresse à Mme de Sévigné :

Le bruit court que votre étourdie,
Qui depuis longtemps étudie
L'espagnol et l'italien,
Jusques ici n'y comprend rien ;
Est-elle toujours mal bâtie,
Sans jugement, sans mobilité ?
. . . . . .
Il faut quitter ce badinage ;
Votre fille est le seul ouvrage
Que la nature ait achevé ;
Dans tout le reste elle a rêvé.

Un instant on put croire que la prophétie du marquis de Tréville allait s'accomplir. « A la première éclipse de Mlle de La Vallière, dit M. Pelletan dans son *Histoire de la décadence de la monarchie française*, la cour suppose un instant la place vacante, et cherchant du regard sur quelle tête le rayon de soleil allait tomber. Mlle de Sévigné dine à la table de Sa Majesté. Est-ce une candidature, ou mieux encore une élection ? On entoure la nouvelle élue en réalité ou en perspective ; on envie sa destinée, on murmure son nom à l'oreille, et le vent le porte jusqu'au fond de la Bourgogne. « On croit que le roi retournera à Mme de Soubise, écrit Mme de Montmorency à Bussy-Rabutin. D'un autre côté, La Feuillade fait tout ce qu'il peut pour Mlle de Sévigné. » A cette ouverture, le parent de la néophyte, Bussy, le fier Bussy, fier on son nom, fier de sa race, fier de son ombre, sent bouillonner de joie tout son sang de gentilhomme. « Je serais très-aise, répond-il, que le roi s'attachât à Mlle de Sévigné, car elle est fort de mes amies, et il ne pourrait être mieux en maîtresse. »

Mais, modeste, vertueuse surtout, autant que spirituelle et belle, Mlle de Sévigné ne voulut pas de ce titre de maîtresse, même de maîtresse du grand roi, et préféra devenir, le 27 janvier 1669, la femme du comte de Grignan. Certes, le mariage était beau en apparence : François-Adhémar de Monteil, comte de Grignan, d'une ancienne famille de noblesse, était lieutenant général au gouvernement de Provence et des armées du roi, chevalier des ordres etc., etc. ; mais, vieil deux fois, la première fois de Lucie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet, la seconde fois de Mlle Puy-du-Fou, plus âgé de dix-sept ans que sa jeune femme, le comte de Grignan était en outre débauché, vicieux, il menait une vie désordonnée jusqu'au scandale. Mlle de Sévigné fut malheureuse avec lui, aussi malheureuse que l'avait été sa mère ; le marquis de Sévigné, ce misérable « que la noble marquise, dit Conrard, aimait, mais qu'elle ne pouvait estimer. » Un jour même, et c'était au temps après son mariage, la comtesse de Grignan dut engager toute sa fortune pour apaiser les créanciers qui, sans cesse, venaient abreuver à sa porte.

En 1671, M. de Grignan est appelé en Provence, pour y commander en l'absence du gouverneur de cette province, M. de Vendôme, et Mme de Grignan est obligée de le suivre. C'est alors que commence, entre la mère et la fille, cette exquise causerie, cette inimitable conversation écrite, qui se prolonge dans un commerce assidu, toujours pleine de verve, pleine d'intérêt. Pourquoi n'avons-nous que quelques rares billets de Mme de Grignan ? Lorsque, en 1726, Mme de Simiane, sa fille, autorisa la publication des lettres de sa grand'mère, elle retrancha toutes les réponses ; quatre seulement ont échappé ses spongieuses. Cet arbre croit aux Antilles et à la Guyane, où on le connaît sous le nom de *chêne français*. Son écorce sert à tanner les cuirs. Le bois des *grignons* est léger, jaunâtre, facile à travailler ; il est d'une longue durée. On l'emploie avantageusement pour les constructions civiles et navales, l'ébénisterie et la menuiserie.

GRIGNON, hameau de France (Seine-et-Oise), commune de Thiverval, arrond. et à 12 kilom. O. de Versailles ; environ 300 hab. Cette localité est connue surtout par sa célèbre école régionale d'agriculture. V. FERME-ÉCOLE.

GRIGNON (Pierre-Clément), métallurgiste et antiquaire français, né à Saint-Dizier en 1723, mort en 1784. Il devint directeur des forges de Bayard, près de Saint-Dizier, se livra à des expériences sur le minerai qu'il employait, entreprit, près de sa ville natale, des fouilles qui amenèrent la découverte de quelques antiquités, reçut du roi une somme de 10,000 francs pour continuer ses recherches, et devint membre correspondant de l'académie des sciences et de celle des inscriptions. Grignon était très-lié avec Buffon. Ses principaux écrits sont : *Dulcitus des fouilles faites par ordre du roi d'une ville romaine sur une petite montagne, du Châtelet, en Champagne* (1774-1775, 2 parties, in-8°) ; *Mémoires de physique sur l'art de fabriquer le fer, d'en fondre et forger les canons d'artillerie ; Sur l'histoire naturelle et sur divers sujets particuliers de physique économique* (1775, in-4°). On lui doit aussi la traduction de l'*Analyse du fer*, de T. Bergmann (1783), et d'un poème latin et italien : *Orangers, les Vers à soie et les Abeilles* (1736).

GRIGNOTÉ, ÉE (gri-gno-té ; *gn* mll.), part. passé du v. Grignoter : Mangé doucement, en rongeant : *Pain* GRIGNOTÉ.

GRIGNOTER v. a. ou tr. (gri-gno-té ; *gn* mll. — Fréquentatif de l'ancien verbe *grignier*, montrer les dents, dérivé du germanique : ancien haut allemand *grinan*, allemand moderne *greinen*, grincer des dents. Comparez le celtique : armoricain *krina* ; irlandais *creinim* ; grignoter, ronger, de la racine sanscrite *gar*, manger, broyer). Manger par petites morceaux et en rongeant : *Grignoter du* PAIN. *Une souris qui* GRIGNOTE *une noix. Je n'ai jamais pu entendre sans impatience* GRIGNOTER *du pain ou une pomme.* (Raspail.)

— Fam. Trouver à prendre, à gagner, à s'approprier : *A Constantinople, on* GRIGNOTE *toujours quelque chose.* (Th. Gaut.)

GRIGNOTEUR, EUSE adj. (gri-gno-teur, eu-ze ; *gn* mll. — rad. *grignoter*). Celui, celle qui mange en grignotant : *Ce n'est qu'un* GRIGNOTEUR *de croûtes.* (Proudh.)

GRIGNOTIS s. m. (gri-gno-ti). Grav. Travail composé de points, de tailles courtes, de traits tremblés : *Le* GRIGNOTIS *est particulièrement propre à rendre les vieilles murailles, les arbres couverts de mousse, etc.* (Gavard.)

GRIGNOUX, mot wallon qui signifie *grognard, mécontent*, et qui servit à désigner le parti démocratique liégeois au XVIIe siècle, dans ses révoltes contre les exactions de Ferdinand de Bavière, prince-évêque de Liége. Les grignoux avaient à leur tête les autorités municipales. Eux-mêmes appelaient les conseillers, les nobles et les gens en place du nom de *chirons*, nom d'une espèce d'hirondelle, à cause des bas blancs et des habits noirs qu'ils portaient, à la mode de la cour de France. Le bourgmestre La Ruelle périt assassiné, probablement à l'instigation de l'évêque, qui avait dû quitter la ville, et les grignoux vengèrent sa mort par le massacre de plusieurs chirous ; mais, en fin de compte, ils ne se virent pas moins obligés de faire leur soumission.

Ces noms de *grignoux* et de *chirous* sont encore usités en wallon ; ils ont même pénétré jusqu'en Picardie, où *chiroux* est un terme de mépris.

GRIGOLETTI (Michel-Ange), peintre italien, né à Pordenone, dans le Frioul, en 1801. Il fut envoyé fort jeune, par un de ses oncles, à l'Académie des beaux-arts de Venise, où il travailla pendant cinq ans. Son premier tableau qui eut les honneurs de l'exposition : *Jupiter caressant l'Amour* (1825), fut acquis par le prince de Lucques. Il peignit ensuite le *Combat d'Herminie et de Tancrède*, *Herminie se précipitant sur Tancrède blessé*, dont il a fait plusieurs répétitions. En 1828, il obtint, à la suite d'un concours, la décoration de la nouvelle église de Trieste, placée sous l'invocation de saint Antoine, et se prépara à ce grand ouvrage par un voyage à Florence et à Rome, ces deux capitales artistiques de l'Italie. M. Grigoletti revint ensuite se fixer à Venise, où il fut nommé, en 1839, professeur à l'Académie. C'est là qu'il a exécuté ses tableaux les plus importants ; parmi lesquels nous citerons : la *Dernière entrevue des deux Foscari* (1838) ; *Jacob reconnaît son fils Joseph ; Saint Paul prêchant à Éphèse ; l'Éducation de la Vierge ; le Baptême du Christ ; le Martyre de saint Serge ; l'Apothéose de la Vierge ; Françoise de Rimini ; l'Enfant prodigue ; les Odalisques au bain ; le Christ au Golgotha*, etc. La plupart de ces œuvres sont placées dans l'église de Venise ou dans des galeries d'amateurs, en Italie et à l'étranger. M. Grigoletti est membre titulaire de l'Académie de Venise et correspondant de plusieurs Académies étrangères.

GRIGORIOPOL, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 311 kilom. de Kherson, à 40 kilom. N.-O. de Bender, sur le Dniester ; 4,300 hab.

GRIGOROVITCH (Nicolas), littérateur russe, né dans la province de Sembirsk vers 1822. Il fut de bonne heure destiné à l'état militaire et fit ses études dans une école du génie ; mais il renonça à cette profession pour une apostrophe un peu rude du grand-duc Michel, à propos de sa tenue militaire, et rentra dans la vie civile. Il s'occupa alors d'art et de littérature, prenant des leçons du peintre Brulov et suivant assidûment les cours de l'académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg. A partir de 1846, il a publié le *Village, Antoine Gorémika, Bobyl*, la *Vallée de Svédova*, le *Maître de chapelle Soustikoff*, livres et drames pleins de peintures vraies de la Russie. M. Grigorovitch a fait paraître ensuite des romans de mœurs populaires : les *Chemins de traverse* (1852) ; *Une soirée d'hiver* (1853) ; les *Pêcheurs* (1851) ; *Soistoulkine* (1855) et *Laboureurs et viveurs* (1860), qui l'ont fait comparer par ses compatriotes à Dickens et à George Sand. Il serait à désirer que l'on traduisît les meilleures de ces œuvres en anglais et en français ; malheureusement, les études de mœurs sont moins prisées en France que les romans d'aventures, et notre souhait ne se réalisera peut-être pas de longtemps.

GRIGOU s. m. (gri-gou — de l'espag. *griego*, provençal *gregou*, Grec). Pop. Misérable qui n'a pas de quoi vivre : *Vivre comme un* GRIGOU. ‖ Ladre, avare : *Quel vieux* GRIGOU !

GRIGOUY, ville de l'Afrique occidentale, dans la Guinée supérieure, royaume de Dahomey, dans une île sur la côte des Esclaves ; 8,000 hab. Fabriques de belles étoffes de coton ; ancien marché à esclaves.

GRI-GRI s. m. (gri-gri — onomatop.). Ornith. Nom donné, dans les Antilles, à une espèce d'émerillon. ‖ Nom vulgaire d'une espèce de toucan.

— Entom. Nom vulgaire du grillon des champs dans le nord de la France.

— Bot. Nom vulgaire d'une espèce de palmier aux Antilles.

— Encycl. Bot. Le *gri-gri* est une espèce de palmier qui croît abondamment aux Antilles. Son fruit, pareil à un coco, mais dont la grosseur ne dépasse guère celle d'une noisette, renferme, sous une enveloppe ligneuse et très-dure, une amande oléagineuse. On en distingue deux variétés. Le *gri-gri* des bords de la mer est un grand arbre qui croît dans les savanes et les endroits marécageux ; son bois grisâtre est recherché pour les ouvrages de charpente, et surtout pour faire des moyeux de roues ; il est recouvert d'une écorce grisâtre. Le *gri-gri* de montagne se trouve dans les mornes ; son écorce est unie et d'un rouge cendré ; son bois est très-dur et d'un gris jaunâtre ; on l'emploie aux mêmes usages que celui du précédent.

GRIJALVA (Jean DE), aventurier et navigateur espagnol, né à Cuellar, dans la Vieille-Castille, vers la fin du XVIe siècle, tué à Nicaragua en 1527. Il fut un des plus honnêtes, des moins violents parmi cette race hardie d'explorateurs qui ne reculèrent devant rien pour satisfaire leurs passions ou leur cupidité ; mais il fut précisément victime de cette magnanimité, peu prisée à l'époque où il vivait. Débarqué à la Havane avec son parent Diego Velasquez de Léon, gouverneur de Cuba, de cette île où la domination castillane était à peine établie, il apprit d'un autre aventurier, Hernandez de Cordova, la découverte de la presqu'île de Yucatan, sur laquelle quelques données vagues étaient rapportées. Chargé par Velasquez d'explorer les côtes et de recueillir des renseignements plus précis, il équipa une petite flottille de quatre navires et prit la mer ; sa mission devait se borner à une visite topographique, et le gouverneur lui avait enjoint, à cause du peu de monde dont il disposait, de ne rien tenter de sérieux. Grijalva quitta la Havane le 1er mars 1518. Le premier pays qu'il explora fut l'île d'Acuzamil, depuis appelée de Cozumel, célèbre encore, parmi les indigènes, par l'antique pèlerinage dont ses temples étaient l'objet. Tout en longeant la côte, les navigateurs découvrirent un grand nombre de petits édifices : c'étaient des autels ou téocallis élevés au génie de la mer, protecteur des pèlerins. Le cinquième jour, ils aperçurent, vers le coucher du soleil, une pyramide au sommet de laquelle était construit un des temples d'Acuzamil ; cet édifice, d'une symétrie et d'une élégance rares, fit sur tous une profonde impression. Auprès de là, ils virent un grand nombre d'indigènes faisant un grand feu et brûlant des parfums. Grijalva attendit jusqu'au lendemain pour débarquer. S'attendant à être attaqué, il fit mettre ses gens en bon ordre et marcha vers l'édifice, où il planta, en arrivant, l'étendard de Castille. Ils trouvèrent dans le sanctuaire diverses idoles avec des ossements. Grijalva se mit ensuite à voguer le long des côtes de Yucatan, touchant à peu près aux mêmes points que Hernandez de Cordova. L'étonnement des Espagnols croissait, à mesure qu'ils avançaient, à l'aspect des curieux édifices qu'ils découvraient dans tous ces parages, et dont la construction leur donnait une si haute idée de la civilisation du pays, bien supérieure à ce qu'ils avaient connu jusque-là. Grijalva parvint à prendre terre en plusieurs endroits, sans être d'abord inquiété par les indigènes, qu'il fut ensuite obligé de repousser à Potonchan ; à la suite d'un combat assez sanglant, il réussit à demeurer en possession de la ville pendant quelques jours. Au commencement de juillet, la flottille entra à l'embouchure du fleuve qu'on appela d'abord du nom du commandant, *Rio de Grijalva*, mais auquel est resté celui de Tabasco.

« Les habitants, dit P. Denis, vinrent l'environner avec cinquante canots bien armés. Grijalva leur fit porter des paroles de paix, les invita à lui fournir des provisions et à se soumettre à son monarque. Les Indiens, en gens sages, consentirent à trafiquer, mais ne voulurent pas entendre parler d'un roi, parce que, disaient-ils, ils en avaient déjà un, ce qui était bien suffisant. Ils n'oublièrent pas de prévenir Grijalva qu'une armée de 1,000 hommes était prête à appuyer cette explication ; le chef espagnol parut satisfait de la réponse et les relations s'ouvrirent. Le cacique fit apporter en abondance aux étrangers du pain de maïs, du poisson, du gibier, et fit brûler devant lui de la gomme copal et d'autres parfums. Enfin, il donna à Grijalva et à ses officiers de petits morceaux d'or taillés en forme d'oiseaux, de lézards, de poissons, et trois colliers à petits grains du même métal. Les Castillans en demandèrent encore et s'informèrent avidement où l'on ramassait le métal précieux ; mais les Indiens leur répondirent : *Culrin, culrin* (passez outre), et Grijalva suivit ce conseil. » L'explorateur espagnol continua à longer les côtes, voyant partout un pays cultivé et peuplé, des édifices bien bâtis, une civilisation avancée. Il continua à faire avec les habitants des échanges qui lui procurèrent beaucoup d'or, prit, au nom de Charles-Quint, possession de cette riche et belle contrée, qu'il nomma la *Nouvelle-Espagne*, découvrit quatre îles, dont l'une, qu'il appela *Saint-Jean d'Ulloa*, lui parut très-propre à fonder une colonie. Il trouva établi dans ces îles l'usage des sacrifices humains en l'honneur de la divinité. « La vue de tant de riches pays, dit Eyries, avait fait naître à Grijalva et à ses compagnons le désir d'en prendre possession plus solidement que par de simples formalités ; mais il était retenu par sa scrupuleuse soumission aux ordres de Velasquez, qui lui avait enjoint de ne pas former d'établissements. Néanmoins, il prit le parti de lui dépêcher un vaisseau pour lui rendre compte de ses découvertes et lui envoyer ce qu'il avait de plus précieux. En même temps, il continua sa route au nord, découvrit la montagne de Teustla et de Tuspan, fut assailli par une flottille de canots indiens, et se vit contraint, par le manque de vivres et par le mauvais état de ses vaisseaux, à faire voile vers Cuba, où il débarqua le 15 novembre 1518. Bien que ce voyage eût eu pour résultat de révéler l'existence du Mexique et de prouver que l'Yucatan n'était point une île, Grijalva, au lieu de félicitations, reçut de Velasquez, à son arrivée, les plus vifs reproches, pour avoir montré une trop scrupuleuse fidélité à obéir à ses ordres. Une nouvelle expédition fut préparée, mais le commandement en fut refusé à Grijalva et donné à Fernand Cortez, qui recueillit ainsi le profit et la gloire des découvertes de son prédécesseur. Celui-ci alla s'établir alors dans la vallée d'Ulancho, où il fut massacré par un parti d'Indiens. La relation du voyage d'exploration de Grijalva fut écrite par le chapelain de l'expédition, M. Ternaux-Compans en a donné une traduction française dans sa collection de *Voyages, relations et mémoires* (Paris, 1838, in-8°).

GRIJALVA (Fernand DE), navigateur espagnol, parent du précédent, vivait dans la première moitié du XVIe siècle. Il s'attacha à Cortez, qui le chargea, en 1533, de faire, sur le navire *El San-Lazaro*, un voyage d'exploration dans la mer du Sud. Ballotté par les vents pendant près de deux mois, il aborda, près de la pointe de la Californie, une île qu'il appela Saint-Thomas, puis découvrit successivement les îles *Innocentes* et l'île *Santiago*, toucha à Acapulco et à Zacatulapec et revint à la Nouvelle-Espagne. Par la suite, il accompagna Cortez dans l'expédition qui amena la découverte de la Californie (1536) et fut chargé, en 1537, de porter secours à Pizarre, qui se trouvait alors à Lima. Depuis cette époque, on ne sait plus rien de la vie de Grijalva.

GRIL s. m. (gri — V. l'étym. du mot GRILLE). Ustensile de cuisine formé de verges de fer placées parallèlement à peu de distance les unes des autres, et sur lequel on fait rôtir certains mets : *Côtelette, boudin sur le* GRIL. *Le prélet de Rome fait cuire le diacre Laurent sur un* GRIL *de six pieds de long.* (Volt.)

— Fig. Etat de peine, de tourment, par allusion au gril de saint Laurent : *Pendant cette conversation, j'étais sur le* GRIL. (Acad.) *L'ignorance est le* GRIL *de l'admiration.* (Colins.)

— Théâtre. Plancher à claire-voie, situé au-dessus du cintre, et sur lequel sont installés des treuils, des cabestans et divers autres appareils pour la manœuvre des décors.

— Mar. Chantier horizontal sur lequel on amène les navires pendant la haute mer.

— Archit. hydraul. Claire-voie qu'on établit en amont d'une vanne pour arrêter les bois et immondices que les eaux charrient.

— Techn. Machine composée de barres de fer, sur laquelle les imprimeurs en taille-douce mettent leur planche avant de l'encrer.

— Ichthyol. Espèce de truite saumonée d'Ecosse.

GRILAGINE s. f. (gri-la-ji-ne). Ichthyol. Syn. de GRISLAGINE.

GRILL s. m. (grill ; *ll* mll.). Ichthyol. Nom vulgaire du saumoneau, lorsqu'il est encore très-petit.

— Entom. Nom vulgaire du grillon, dans le midi de la France.

— Crust. Nom donné aux homards, sur quelques points de nos côtes.

GRILL (Claude), financier danois, protecteur des sciences, né à Stockholm, d'une famille hollandaise, en 1705, mort en 1767. Il fut directeur de la compagnie des Indes dite de Gothembourg, soutint le crédit de l'état en avançant des sommes considérables à la Banque (1747), fit construire des hôpitaux et un observatoire à Stockholm, et prit une part importante à la fondation de l'Académie des sciences de cette ville.

GRILLADE s. f. (gri-lla-de ; *ll* mll. — rad. *griller*). Art culin. Cuisson sur le gril, viande grillée : *Côtelettes de mouton à la* GRILLADE. *Manger une* GRILLADE.

Quand je suis avec mes amis,
Je ne suis plus malade.
C'est là que je me suis permis
Le vin et la *grillade*.
Mme DESBOULIÈRES.

— Encycl. Toute viande susceptible d'être rôtie ou frite peut aussi être grillée, lorsqu'elle est un peu épaisse ; mais on choisit spécialement pour les *grillades* des tranches de bœuf, de cochon ou de gigot de mouton, ayant l'épaisseur d'un doigt et larges à peu près comme la main. Avant de les employer, on fera bien de les laisser mariner avec un peu d'huile, du poivre, du persil, des ciboules, des échalotes, le tout haché. On se servira ensuite de cette marinade en la mettant avec la viande dans une caisse de papier bien huilée et en y ajoutant un peu de sel et de chapelure. On couvrira le tout d'une feuille de papier, on posera sur le gril, et, après la cuisson, on servira avec la caisse, dans laquelle on aura introduit un filet de vinaigre. Mais, toutes ces opérations ne sont pas indispensables ; elles appartiennent à la cuisine raffinée, et la *grillade* peut se passer de tous ces apprêts.

On doit cependant employer les caisses de papier huilé au beurre chaque fois que l'on veut réchauffer sur le gril de petits morceaux de froid, qui resteront ainsi aussi tendres que le premier jour. On ne les laissera sur le gril